Richard sans Peur

H i s t o r i e d e
Richard-Sans-Peur,
Duc de Normandie

A Épinal

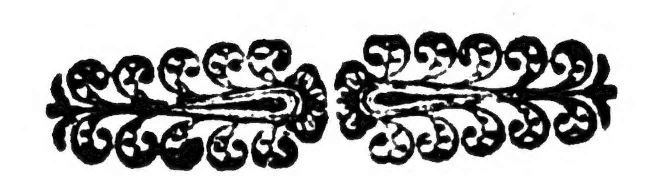
[18--?]

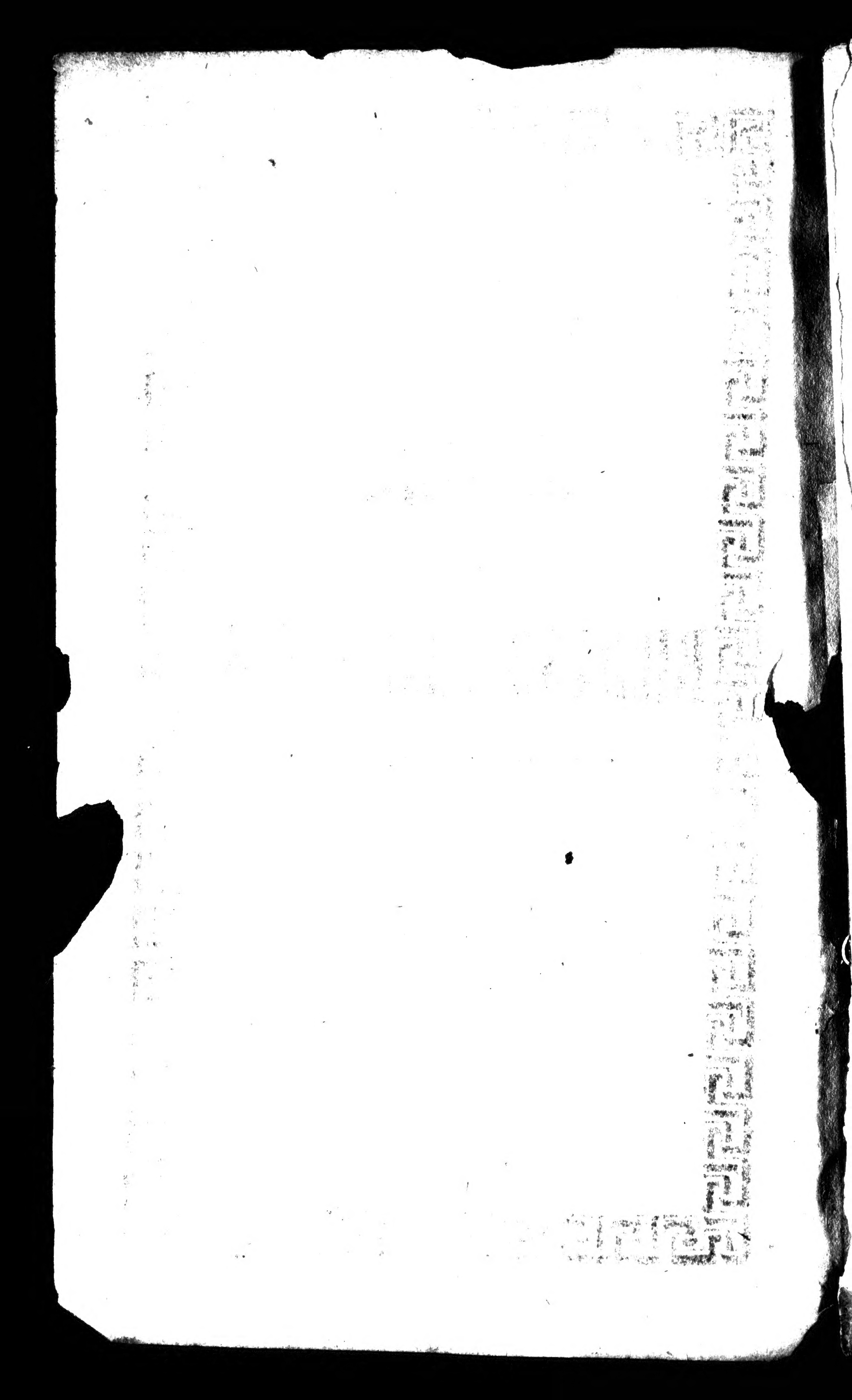
Reel: 88 Title: 2

Control Number: AES-1703
OCLC Number : 31394726
Call Number : W PN970.F7 RICH3x
Author : Richard sans Peur (Romance)
Title : Histoire de Richard-Sans-Peur, Duc de Normandie, fils de Robert-le-Diable.
Imprint : A Épinal : Chez Pellerin, [18--?]
Format : 43 p. ; 17 cm.
Subject : Richard I, Duke of Normandy, ca. 932-996 Romances.
Subject : Chapbooks, French.
Subject : Normandy (France) History To 1515 Romances.



# HISTOIRE
## DE
# RICHARD-SANS-PEUR,
## DUC DE NORMANDIE.





# HISTOIRE

DE

# RICHARD-SANS-PEUR,

## DUC DE NORMANDIE,

## FILS DE ROBERT-LE-DIABLE.

A ÉPINAL,

CHEZ PELLERIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

# HISTOIRE

# RICHARD-SANS-PEUR,

## DUC DE NORMANDIE.

*Comme Richard-sans-Peur, allant dans une forêt, fut empêché d'un démon nommé Brudemort.*

Il fut jadis en Normandie un duc nommé Richard, fils de Robert-le-Diable et de la fille de l'empereur de Rome. Richard fut long-temps sans femme et sans enfans; mais il était si fort, si vaillant et si hardi contre tous, qu'il allait tout seul par la forêt, cherchant les aventures, savoir s'il trouverait un chevalier à combattre.

Et pour ce que le duc allait et venait ainsi sans qu'il eût peur ni crainte, par quoi communément on l'appelait Richard-sans-Peur, pour laquelle cause un esprit malin, nommé Brudemort, se vanta qu'il lui ferait peur, comme vous entendrez.

Ce diable qui s'était vanté de faire peur à Richard, demanda congé pour l'aller tenter.

Le diable ayant su où était Richard, il mena avec lui dix mille huards. Or en cette nuit le duc Richard était parti de Rouen, et était entré dans un bois fort épais et ombragé, où jamais aucun homme ne se trouva que lui, avec un petit chien

barbet qui était fort joli; mais le chien, qui suivait son maître, fut du chemin du bois si las, qu'il convint au duc de le prendre devant lui sur le cou de son cheval. Et ainsi que Richard courait par le bois, les huards que Brudemort avait amenés vinrent sans nul délai, et tous allèrent à haute voix huer et crier sur Richard, lequel quand il les entendit ne fut aucunement épouvanté, mais se mit à crier et huer avec eux; de quoi les huards tout courroucés s'en allèrent, et déchirèrent par morceaux son chien qui était devant lui entre ses bras, mais à lui n'osèrent toucher ni peu ni beaucoup, n'ayant aucun pouvoir sur lui.

*Comme le démon se mit sur un arbre sous la figure d'un petit enfant, que le duc Richard fit nourrir.*

Quand le diable Brudemort vit que Richard ne faisait à son plaisir, et qu'il lui eut fait mourir son chien afin qu'il ne le pût trahir, il alla chercher le plus grand arbre qui fût dedans le bois, et se coucha entre deux branches, puis se changea en un petit enfant nouveau-né, et commença à crier piteusement : alors Richard arriva en ce lieu, et comme il était dessous l'arbre, entendit la voix de l'ennemi qui était dessus : il descendit de son cheval et ôta ses éperons, puis monta sur l'arbre, et quand il fut en haut, il aperçut l'enfant, le prit et le regarda (car il était beau), et, en ayant pitié, l'enveloppa dans son manteau, et de branche en branche descendit de l'arbre jusqu'à terre, puis remonta sur son cheval, l'enfant devant lui, et ne cessa de marcher

jusqu'à ce qu'il arriva chez son forestier, qui le tenait au milieu du bois, auquel il donna l'enfant et lui recommanda de le bien nourrir. Alors la femme du forestier le prit et le développa de ses drapeaux ; puis Richard lui demanda s'il était mâle ou femelle. Elle lui répondit : Monseigneur, c'est la plus belle fille qui jamais à mon avis fut formée ; il n'y a pas trois jours qu'elle est née.

### *Comme Richard-sans-Peur trouva dans le bois la Mesnie d'Hellequin, qui chassait.*

Le duc Richard, allant parmi le bois, vit passer devant lui une grande suite de chiens courans ; il dit en lui-même : Qui chasse en ma forêt sans congé ?

Lors il regarda devant lui, et vit trois chevaliers noirs, armés de toutes pièces, tenant les lances en la main ; il tira son épée (car de lance ni autres armes il n'avait point) et piqua son cheval des éperons devers eux, en s'écriant qu'ils se gardassent de lui, et passant entre les lances sans nul mal recevoir, il atteignit un des trois chevaliers noirs de son épée sur la tête, tant qu'il le fit incliner sur le cou de son cheval. Et puis leur demanda franchement qui les avait fait si hardis de chasser dans son bois ; les chevaliers ne répondirent rien, mais vinrent les deux lances baissées contre lui, qui fut habile, et en passant en frappa un de son épée d'un si grand coup par derrière, qu'il le jeta tout étourdi par terre.

Et quand les chevaliers virent le jeu mal parti pour eux, ils montèrent à cheval, s'enfuirent par la forêt, et laissèrent là leurs chiens : alors

Richard aperçut une bande de gens noirs, qui s'entretenaient : il lui souvint de la Mesnie d'Hellequin, dont il avait autrefois ouï parler ; mais pour aucune chose qu'il vît, il n'en devint aucunement peureux, mais parla à eux librement.

*Ici est la devise de la Mesnie d'Hellequin.*

L'histoire nous dit qu'il était un vaillant chevalier qui en son temps eut grande lignée.

Ce chevalier était nommé Hellequin ; en une guerre que fit Charles Martel contre les Sarrasins qui étaient entrés en France, il dépensa tout son bien, et même il vendit un beau château en Normandie pour fournir à ses affaires, tellement qu'après la guerre finie, lui qui n'avait rien, commença à piller et voler le peuple, dont chacun demanda vengeance.

*Comme Richard trouva un pommier en la forêt, que depuis homme n'a pu trouver.*

Tant marcha Richard-sans-Peur qu'il s'égara par la forêt, la lune luisait fort clairement.

Il s'adressa vers un pommier, et vit qu'il était chargé de belles grosses pommes rouges, dont il fut fort émerveillé, et dit en soi-même : Comment les charbonniers qui passent par-ici jour et nuit, n'ont-ils pas cueilli les fruits de cet arbre.

Alors le duc prit trois pommes de l'arbre et les mit en son sein, puis, pour remarquer le lieu et la place, afin de pouvoir le retrouver, il coupa une branche de l'arbre ; mais la marque de la branche ne lui servit de rien, car depuis qu'il fut parti du pommier, nul homme ne put trouver

l'arbre ni aller au même lieu. Quand le noble chevalier fut parti du pommier, il fit tant qu'il arriva à Rouen après minuit, où il fut fort bien reçu de ses gens en son château, et s'en alla coucher en son lit, où il reposa jusqu'au matin à l'heure de prime, et fit mettre les trois pommes en un bel étui par une grande dignité. Ensuite Richard s'en alla dîner au château, et fit apporter le fruit, qui était si beau que jamais homme n'avait vu son pareil.

Quand Richard tint les pommes, il s'écria à haute voix que, s'il y avait quelqu'un de ses gens qui pût trouver le pommier jusqu'à complies, il le nourrirait toute sa vie. Lors les plus grands de ses gens se vantèrent tous de le trouver, et Richard leur donna l'enseigne entière ; ils s'en allèrent donc parmi le bois, se donnèrent beaucoup de peine pour trouver le pommier, mais sans succès, pourquoi ils s'en retournèrent devers le duc, fort lassés et travaillés. Et quand il vit revenir les écuyers sans avoir trouvé le pommier, il fit couper les trois pommes dites, et en fit planter les pepins en ses jardins et vergers.

Et après peu de temps, de chaque pepin vint un beau et fleuri pommier, lesquels il recommanda qu'ils fussent bien gardés, et surnommés pommiers de Richard, parce qu'il avait fait planter les pepins, comme je vous ai dit; et les pommes qui vinrent dessus l'arbre furent aussi nommées pommes de Richard.

*Comme le duc Richard épousa la fée qu'il avait fait nourrir pendant l'espace de sept ans.*

Je vous dirai de grandes merveilles de Richard-sans-Peur, duc de Normandie, et ce n'est rien de celles que je vous ai dites, en comparaison de celles que je veux vous raconter.

Vous devez savoir que cet ennemi ou fée qui s'était mis en forme de fille, que le duc trouva, comme j'ai dit, amenda et crut plus en sept ans que ne font maintenant les enfans en quatorze et quinze.

En ce temps, tous les nobles barons de Normandie firent un consistoire, et allèrent tous ensemble pour avoir conseil d'aller dire à leur seigneur qu'il lui plût d'épouser une femme dont il pût avoir des enfans pour lui succéder.

Or il arriva un jour qu'ils en parlèrent au duc, et lui dirent : Sire, nous sommes d'accord tous ensemble de vous requérir de vous marier à quelque dame dont vous puissiez avoir lignée qui tienne après vous le duché de Normandie.

Seigneurs, dit le duc, puisque vous me conseillez, je m'accorde volontiers à votre volonté. Il est vrai que j'ai une fille qu'il y a sept ans passés que je fais nourrir en une forêt, si elle vous vient à gré, je la prendrai ; car je n'en pourrais pas trouver de plus belle à mon gré. Sire, dirent les barons, nous y consentons, si c'est votre plaisir.

A ces paroles il les remercia, et envoya querir la fille par deux chevaliers. Et quand elle fut venue, la fête fut célébrée à Rouen fort somptueu-

rement, et il y eut joûtes auxquelles joûta le duc Richard, le comte d'Alençon, le comte de la Marche, le duc de Bourbon, lesquels étaient venus aux noces, et aussi le duc de Vendôme, qui abattit à la joûte le comte de Champagne et le prince de Galles, qui en ce temps-là étaient nouveaux chevaliers.

*Comme la femme diabolique du duc Richard feignit d'être morte, et étrangla son chevalier.*

Sept ans s'étant passés depuis le mariage de Richard-sans-Peur, Satan, sa femme, contrefit la malade, et feignit de souffrir de grandes douleurs en se couchant au lit : comme elle fit cela, elle manda son mari, lequel entendant ces paroles, vint incontinent vers sa femme, qu'il crut fort malade. Sire, lui dit-elle, vous êtes mon mari, je suis bien malade et je crois en mourir, c'est pourquoi je vous prie, octroyez-moi un don. Madame, répondit le duc, demandez ce qu'il vous plaira, car je ne vous manquerai point. Sire, dit la dame, je vous prie, quand je serai morte, de me faire conduire dans la chapelle où j'ai été nourrie pendant sept ans, et de m'y veiller une nuit tout seul, sans compagnie de personne. Cette chapelle est située en la forêt Ramée ; octroyez-moi ce don, s'il vous plaît. Madame, dit le duc, j'accorde volontiers à ce que vous me demandez, et si vous trépassez, je vous irai veiller toute la nuit en la chapelle, et avec moi il n'y aura qu'un chevalier qui me tiendra compagnie, crainte que je m'ennuie.

Après ces paroles, Richard, en pleurs et en

larmes, dit adieu à sa femme, laquelle peu après contrefit la morte; et quand le duc le sut, il la regretta avec grandes lamentations; ce qu'il n'eût pas fait s'il eût connu la déception de l'ennemi d'enfer.

Lors fit tant, que le corps de sa femme fut porté en très-noble état en la chapelle : mais si le duc eût bien su que le diable était en la bière en guise de femme, il l'eût fait jeter dans la rivière.

Tout le peuple s'en retourna à Rouen, et Richard demeura seul dans la chapelle pour veiller sa femme, avec un chevalier pour lui tenir compagnie, et non par peur. Donc veillèrent cette nuit-là le duc et le chevalier, en regrettant le corps de la femme qu'il avait épousée si jeune; mais avant qu'il soit jour, le duc s'apercevra de ce qu'il n'a pas encore aperçu, et comme il avait épousé une fée. Sur le minuit, le duc fut surpris de sommeil et s'endormit : on n'a point ouï parler d'une si grande merveille, car comme le duc et son chevalier furent endormis, le corps qui était dedans la bière s'étendit si fort, qu'il rompit le coffre en plus de cinquante pièces et le couvercle aussi, et jeta un cri si effroyable qu'il fit trembler tout le bois. Et alors le duc s'éveilla, sans avoir ni peur ni crainte de cette voix, mais pour sûreté il tira son épée toute nue, et la mit devant lui.

Alors le corps qui gisait dans la bière s'écria hautement, et dit : O duc Richard! comment faites-vous ainsi? On parle en tout pays de votre hardiesse, et que de votre vie vous n'avez eu peur de personne vivante, tant eût-elle été par-

die : maintenant j'aperçois que pour une femme votre chair frémit de la peur que vous avez eue. Je vous dis que je n'ai aucune frayeur ni crainte, dit le duc ; car pour qui que ce soit, je n'ai mué la couleur de ma face.

Le corps gisant dans la bière répondit : Ah! Richard, je vous dirai qu'on va disant par toute la terre que vous n'avez jamais eu peur de lions, de léopards, des hommes vivans ni des morts, et maintenant je vois que vous êtes couard pour le cri d'une femme qui est de ce siècle trépassée, ayant par couardise tiré votre épée.

Or, maintenant je vois que toutes sortes de mensonges sont éprouvés de ce qu'on dit de vous, que vous êtes le plus hardi de tous les hommes qui sont sur la terre ; et désormais vous serez réputé le plus couard de tous les hommes.

Le duc fut irrité de ces paroles, et par dépit parla au corps, lui disant : Tu as une folle erreur, car jamais je n'ai eu peur en toute ma vie. Le corps répondit : Pourquoi tiriez-vous votre épée, sinon de la peur que vous ayiez.

Comment, dit Richard par grand dépit, n'étiez-vous pas morte hier quand on vous a mise dans cette bière? Non, répondit le corps, mais j'étais pâmée par soif qui me prit à l'heure de vêpres, et qui m'a causé une fièvre au corps ; et si vous m'aimez d'un bon amour, je vous prie que vous alliez à la haute forêt, sur la dextre vous trouverez un bel arbre, auquel il y a une fort belle fontaine ; il faudra vous baisser pour y puiser de l'eau dans un grand bassin, et vous m'en apporterez, parce que vous ne pouvez trou-

ver un meilleur moyen pour réparer ma santé.

Le duc Richard, à la requête de cet ennemi, qui était sa femme, se mit incontinent en chemin, et s'en alla à la fontaine, ce qui était un voyage inutile pour lui; car tandis qu'il y allait, le diable se leva de la bière, et s'en fut trouver le chevalier qui était demeuré seul dans la chapelle, lequel il prit avec une grande furie et l'étrangla.

Le chevalier, se sentant pris à la gorge, fit des cris si hauts en mourant, que Richard les entendit : il retourna incontinent en la chapelle d'où il était parti, dans laquelle il ne trouva feu ardent, ni lumière, ni lampe, car l'ennemi avait tout éteint : puis s'en alla droit vers la bière et regarda dedans; mais il la trouva vide, car le diable en était sorti; puis vint à son chevalier, qu'il trouva au milieu de la chapelle tout raidement étendu, de quoi il fut bien étonné; puis le mit dans la bière avec bien des lamentations, et commença à dire hautement : Ah! comment m'as-tu si vilainement trompé, mauvais démon! Si je te rencontre en mon chemin, je te donnerai de mon épée depuis la tête jusqu'aux pieds; depuis que je suis né, je n'ai pu être déçu de mon ennemi, mais je vois bien que je suis trahi par toi.

*Comme le duc Richard pleura son chevalier, et reconnut qu'il avait épousé une fée.*

Richard-sans-Peur avait très-grande pitié pour la mort de son chevalier, lequel il mit dans la bière : il n'eut point peur du diable, combien qu'il l'eût mis en terre; toutefois il s'aperçut que sa femme l'avait bien trompé.

Et quand ce vint au lendemain à l'heure de prime, la populace de Rouen se mit en voie parmi la forêt vers la chapelle. Et le duc, qui avait veillé toute la nuit, se mit en chemin, et vint contre ceux qui venaient, et leur dit :

O vous qui êtes ici, tant grands que petits! je vous prie, ne priez plus pour ma femme, car ce n'était qu'un diable, et le plus méchant qui fût en enfer.

Le duc leur raconta comme il veilla sa femme, la peur qu'elle pensa lui faire, comme il trouva son chevalier mort et étranglé à terre, et leur conta le fait comme il était arrivé.

Alors ils lui dirent : Noble sire, n'ayez doute, nous savons bien que nos ennemis ont pouvoir de tenter jour et nuit les humains, et s'il y a quelqu'un qui vous ait trompé, n'en soyez point affligé.

Le duc, qui était triste et dolent, avec toute sa compagnie arrivèrent auprès de la chapelle, et en ce lieu il leur montra le chevalier gisant en la bière, puis le fit enterrer et chanter les obsèques après, et s'en alla demeurer en l'abbaye de Fécamp, qu'il avait fondée, et donna congé à tous les chevaliers, barons et gentilshommes de sa cour.

*Comme le roi Charlemagne fit crier un tournois où se trouva la fille du roi d'Angleterre, et comme Richard en fut amoureux.*

Du temps que régnait Charlemagne, roi et empereur de Rome, il y eut une fête, aussi fut fait un tournois, que Charlemagne fit crier en la ville

de Paris, par quoi il fut envoyé des messagers en campagne de toutes parts, où ils firent si bien leur message, que la cour fut grande à Paris en peu de temps, de plusieurs seigneurs et chevaliers, entre lesquels étaient Naimes, duc de Bavière, Oger le Danois, le preux Olivier, et Roland, neveu du roi Charlemagne; Thierry d'Ardennes, Salomon de Bretagne, Regnault de Montauban et ses trois frères.

Le duc Richard lui troisième, Charles, comte d'Alençon, le comte de Vendôme, le duc de Bourbon, et l'Amoureux des Galles, qui conduisait la belle Clarisse, fille d'Astropol, roi d'Angleterre.

Tous ces princes arrivés et la revue faite, reçurent la bienvenue de l'empereur; ce fut un samedi que les princes firent entrée, et le lendemain les joûtes furent commencées fort vivement.

Oger le Danois, Roland, le comte de Blaye et son cousin le duc de Vienne, et autres, tenaient le parti de dedans. Richard-sans-Peur, duc de Normandie, Salomon, roi de Bretagne, les quatre fils Aymon, et Thierry, seigneur des Ardennes, firent la partie de ceux de dehors; Berthe, reine de France, la princesse Alix, sa fille, Clarisse d'Angleterre, et autres dames et demoiselles y étaient, montées sur des théâtres.

Les chevaliers se montrèrent tous armés au champ, et chacun tira du côté de sa partie, après que les trompettes eurent sonné.

Premièrement, Richard, qui était monté, accourut, et Roland, comte de Montpreux, vint au-devant de lui comme un second Hector; et

après se joignirent ensemble, et se frappèrent de telle sorte sur leurs écus, que les lances volèrent en pièces. A la seconde course, Richard débauma Roland; mais à la troisième ils s'atteignirent de telle raideur, que tous deux tombèrent par terre, et étaient si étourdis, qu'ils ne savaient s'il était jour ou nuit, de laquelle joûte chacun fut étonné, et les chevaliers des deux côtés piquèrent leurs chevaux devers les deux champions qui gisaient à terre, lesquels étaient conducteurs des deux parties, et leur aidèrent à remonter aux rencontres qu'ils firent.

Olivier, cousin de Richard, abattit par terre Salomon, roi de Bretagne; le duc de Bourgogne et Oger joûtèrent ensemble et s'entrabattirent l'un avec l'autre.

Richard-sans-Peur abattit d'un coup de lance l'Amoureux de Galles, qui avait abattu auparavant le duc de Bourbon et le comte d'Alençon, comme aussi chacun tâchait d'acquérir des louanges.

Richard s'en allait par le tournois, abattant les chevaliers et leurs chevaux par terre, si bien que tous ceux du tournois appréhendèrent de le rencontrer; il fit tant par ses prouesses, que le prix du tournois lui fut donné par les dames du côté de dehors, et Roland eut l'honneur de ceux du dedans.

Après que les joûtes furent faites, tous les seigneurs et dames vinrent souper au palais par le commandement du roi Charlemagne, auquel banquet il fut servi de plusieurs sortes de viandes. Le duc Richard fut frappé de Clarisse, fille du

roi d'Angleterre, qui était assise devant lui à la table de l'empereur, et pareillement la jeune dame ne fut pas moins amoureuse de lui, pour les vaillances qu'elle lui avait vu faire.

Richard, qui fut épris d'amour, s'entremettait de servir la dame, et par signe d'amour montrait ce que son cœur sentait pour l'amour d'elle, dont elle n'avait point de peine.

Or l'Amoureux de Galles lui dénonça le jour de son départ; et Richard promit à Clarisse, en signe de bon amour, qu'il se mettrait en danger de la conquêter sur dix chevaliers et l'Amoureux de Galles qui la devait ramener en Angleterre. Clarisse fut ébahie, en louant la vaillance et le courage de son ami Richard.

*Comme Richard conquit les chevaliers, et emmena la fille du roi d'Angleterre, laquelle il épousa.*

Et après que la fête fut finie, tous les princes, seigneurs, barons, dames et demoiselles prirent congé du roi, qui leur fit de grands présens, et chacun s'en retourna dans son pays. Clarisse aussi s'en voulut retourner chez elle, et prit congé de Charlemagne, qui la remercia de sa venue; puis elle fit apprêter son chariot pour partir. L'Amoureux de Galles, qui l'avait amenée en France avec dix vaillans chevaliers qui étaient avec lui, était conducteur de cette dame jusqu'à son retour.

Quand le duc Richard sut le jour qu'elle devait partir, ainsi qu'elle lui avait dit, il partit deux jours avant, prit congé du roi, et se mit

en chemin, si bien qu'il arriva à un château qui était à dix lieues au-delà de Rouen, sur le chemin de Normandie pour aller en Angleterre, et s'y tint si secrètement, que personne ne s'en aperçut. Et alors qu'il se promenait dedans le château, il s'appuya sur une fenêtre qui regardait du côté de Rouen, et commença à regarder par les champs; alors il aperçut onze chevaliers armés de toutes pièces, qui tenaient le chemin du château; au milieu d'eux il y avait la plus belle dame qu'il eût vue de sa vie, et avec elle deux demoiselles: vous saurez que c'était l'Amoureux de Galles avec dix chevaliers, qui conduisaient la belle Clarisse, et avaient couché la nuit précédente dans la ville de Rouen.

Incontinent que Richard les vit, il baissa son heaume sur sa tête, monta sur son cheval, qui était tout prêt, prit une lance en sa main, et sortit du château, en courant vers les onze chevaliers tant que son cheval put courir; et quand il fut près d'eux, il leur dit à haute voix:

Gardez-vous de moi, ou me laissez cette dame, car elle m'appartient. Les chevaliers, qui entendirent ces paroles, virent bien qu'ils seraient contraints de combattre, ce dont ils ne se souciaient guère, et n'eussent souhaité que Richard fût venu contr'eux; ce qu'il fit pourtant, car il courut sur l'un des chevaliers qui venait rudement vers lui lance baissée, laquelle il rompit sur Richard, et Richard, se sentant frappé, lui bailla tel coup de glaive, qu'il envoya l'homme et le cheval par terre, et puis après il passa outre. Et quand il vit que son glaive était encore

tout entier, il courut vers un autre chevalier, et de sa lance le joûta à terre, où il se rompit le bras droit en tombant : de sa lance il abattit encore trois autres chevaliers, qui ne se relevèrent pas.

Quand l'Amoureux de Galles vit que la perte tournait sur ses compagnons, il piqua son cheval, vint le glaive baissé contre Richard, et lui donna un coup si pesant, que sa lance rompit en pièces. Le duc Richard, qui avait reçu le coup sur son écu, frappa l'Amoureux de Galles de telle sorte, qu'il le fit tomber outrageusement sur l'herbe, et en tombant il se dénoua une cuisse. Après que son glaive fut rompu, Richard tira son épée et fut aux cinq autres chevaliers, et le premier qu'il rencontra, il le jeta mort sur la place.

Les autres chevaliers l'attaquèrent fort rudement, et lui donnèrent fort à faire. Le duc Richard, qui avait l'épée à la main, en frappa un si rudement, qu'il lui coupa les deux bras, et qu'il tomba mort; le neuvième fut aussi fort blessé, car Richard était meilleur guerrier qu'eux.

Quand les deux autres, qui étaient demeurés vifs, et qui gardaient Clarisse d'Angleterre, virent que tous leurs compagnons étaient en déroute, ils se vinrent rendre à la merci du duc, qui les y reçut, et leur fit promettre de remmener leur seigneur l'Amoureux de Galles, en une litière en Angleterre, et tous leurs compagnons blessés, pour être pansés.

Et il leur promit de faire mettre en sépulture ceux qui étaient tués. Les deux chevaliers, dont

l'un avait nom Yvain et l'autre Bertrand, lui promirent de faire ce qu'il leur avait dit.

Après cela le duc Richard s'adressa à la dame Clarisse, qui fut bien joyeuse de son aventure, et il l'aimait d'un grand amour; puis il vint auprès d'elle, et lui dit :

Madame, louons Dieu et la fortune de ce que je vous ai conquise, et vous en devez être joyeuse, car je vous aime d'un bon amour, et je ne vous oublierai jamais tant que je vivrai; et s'il plaît à Dieu et à vous, je vous épouserai par loyal mariage.

Cher ami, lui dit la dame, pour l'amour de vous et de votre prouesse, je suis contente de quitter mon père et mon pays; quand il vous plaira de me prendre pour votre épouse, j'en serai toute joyeuse.

Le duc Richard et la dame Clarisse se mirent en chemin pour aller à Rouen, où ils furent reçus avec grande joie de tous les citoyens, puis le duc manda tous les barons, seigneurs et gentilshommes de Normandie, ensemble les dames et demoiselles, en présence desquels l'archevêque de Rouen maria Clarisse au duc Richard, en l'église de Rouen. La fête fut faite au palais, et après il fut fait joûte des jeunes chevaliers et écuyers du pays, à l'encontre de ceux des autres contrées, ès plaines au-delà de Rouen, près de la mer. Après la fête passée, les seigneurs retournèrent en leur pays, et le duc et sa femme demeurèrent paisiblement ensemble en la ville de Rouen.

tout entier, il courut vers un autre chevalier, et de sa lance le jouta à terre, où il se rompit le bras droit en tombant : de sa lance il abattit encore trois autres chevaliers, qui ne se relevèrent pas.

Quand l'Amoureux de Galles vit que la perte tournait sur ses compagnons, il piqua son cheval, vint le glaive baissé contre Richard, et lui donna un coup si pesant, que sa lance rompit en pièces. Le duc Richard, qui avait reçu le coup sur son écu, frappa l'Amoureux de Galles de telle sorte, qu'il le fit tomber outrageusement sur l'herbe, et en tombant il se dénoua une cuisse. Après que son glaive fut rompu, Richard tira son épée et fut aux cinq autres chevaliers, et le premier qu'il rencontra, il le jeta mort sur la place.

Les autres chevaliers l'attaquèrent fort rudement, et lui donnèrent fort à faire. Le duc Richard, qui avait l'épée à la main, en frappa un si rudement, qu'il lui coupa les deux bras, et qu'il tomba mort; le neuvième fut aussi fort blessé, car Richard était meilleur guerrier qu'eux.

Quand les deux autres, qui étaient demeurés vifs, et qui gardaient Clarisse d'Angleterre, virent que tous leurs compagnons étaient en déroute, ils se vinrent rendre à la merci du duc, qui les y reçut, et leur fit promettre de remmener leur seigneur l'Amoureux de Galles, en une litière en Angleterre, et tous leurs compagnons blessés, pour être pansés.

Et il leur promit de faire mettre en sépulture ceux qui étaient tués. Les deux chevaliers, dont

l'un avait nom Yvain et l'autre Bertrand, lui promirent de faire ce qu'il leur avait dit.

Après cela le duc Richard s'adressa à la dame Clarisse, qui fut bien joyeuse de son aventure, et il l'aimait d'un grand amour; puis il vint auprès d'elle, et lui dit :

Madame, louons Dieu et la fortune de ce que je vous ai conquise, et vous en devez être joyeuse, car je vous aime d'un bon amour, et je ne vous oublierai jamais tant que je vivrai, et s'il plaît à Dieu et à vous, je vous épouserai par loyal mariage.

Cher ami, lui dit la dame, pour l'amour de vous et de votre prouesse, je suis contente de quitter mon père et mon pays; quand il vous plaira de me prendre pour votre épouse, j'en serai toute joyeuse.

Le duc Richard et la dame Clarisse se mirent en chemin pour aller à Rouen, où ils furent reçus avec grande joie de tous les citoyens, puis le duc manda tous les barons, seigneurs et gentilshommes de Normandie, ensemble les dames et demoiselles, en présence desquels l'archevêque de Rouen maria Clarisse au duc Richard, en l'église de Rouen. La fête fut faite au palais, et après il fut fait joûte des jeunes chevaliers et écuyers du pays, à l'encontre de ceux des autres contrées, ès plaines au-delà de Rouen, près de la mer. Après la fête passée, les seigneurs retournèrent en leur pays, et le duc et sa femme demeurèrent paisiblement ensemble en la ville de Rouen.

### *Comme le roi d'Angleterre descendit en Normandie, et de Brudemort qui vint au secours de Richard-sans-Peur.*

Cependant les chevaliers qui étaient partis d'avec le duc Richard, et qui avaient mis l'Amoureux de Galles et ses compagnons dans des litières, cheminèrent tant qu'ils vinrent au port de mer, où ils s'embarquèrent, et tant firent qu'ils arrivèrent vers Astropol, roi d'Angleterre, auquel ils racontèrent leurs aventures et tout le fait comme il était arrivé, en lui montrant l'Amoureux de Galles et les autres chevaliers qui étaient encore navrés, et lui dirent comme Richard les avait tous défaits, et qu'il avait emmené Clarisse, sa fille. Quand le roi d'Angleterre entendit ces paroles, il fut courroucé, et jura qu'il voulait avoir sa fille et le duc Richard, puis de tous en faire cruelle justice.

Le roi Astropol attendit que l'Amoureux de Galles fût guéri, et après qu'il fut guéri, il fit assembler son armée à Londres, dont étaient conducteurs le duc de Northumberland, le comte de Winchester, et plusieurs autres seigneurs; et fit équiper plusieurs navires, lesquels ils montèrent tôt, et tant cinglèrent les voiles au vent, qu'ils arrivèrent à Dieppe en Normandie, et commencèrent à gâter la terre du duc Richard; et le roi d'Angleterre lui manda qu'il lui rendît sa fille, ou qu'il le détruirait. Le duc lui fit une réponse fort courtoise, et lui dit que c'était qu'il aimait sa fille, qu'il l'avait prise pour femme, et qu'il le priait que ce fût son plaisir de la lui lais-

ser, et qu'ils seraient bons amis ; mais que pour mourir jamais ne rendrait sa femme. Quand le roi d'Angleterre entendit ces paroles, il fut plus courroucé qu'auparavant. Alors le duc Richard dit à Roland et à Bernard [illegible] qu'ils le vinssent [illegible] venir ; pourquoi le roi d'Angleterre prit conseil pour assaillir le duc Richard, et lui manda qu'il voulait avec lui batailler [illegible] le duc fut fort joyeux, et accepta la bataille au mardi suivant.

Et quand il vit que le mardi approchait, il commanda que chacun fût en armes et tout prêt pour aller combattre ; entre lesquels étaient le comte de Mortagne et le comte d'Alençon.

Quand ils furent tous armés, le duc Richard partit de l'abbaye de Fécamp, et avec son armée fut au-devant du roi, en délibération de bien combattre.

Les deux armées s'approchèrent l'une de l'autre, sous la conduite des comtes d'Alençon et de Mortagne. Le roi d'Angleterre menait la bataille, le duc de Northumberland menait l'arrière-garde, et le comte de Winchester l'avant-garde.

Alors Richard regarda derrière lui, et vit un chevalier noir à merveille : le rencontrant il le regarda depuis le haut jusqu'en bas, mais il vit lui et son cheval plus noirs que ne sont les Mores, et il avait les dents plus blanches que la neige.

Le chevalier noir, qui était Brudemort, qu'autrefois Richard avait épousé, et qui s'était ainsi transformé en guise d'un chevalier, vint à Richard, et lui dit :

Sire duc, je suis un soldat qui suis venu vers vous pour combattre vos ennemis, s'il vous plaît de me recevoir : je ne demande rien, et si verrez mettre vos ennemis en fuite, pourvu que vous me promettiez que si d'aventure il me survenait aucune guerre ou discorde, pareillement vous m'aideriez, si j'ai affaire de vous. Richard lui accorda tout ce qu'il demandait, puis lui demanda : Comment avez-vous nom? Et le chevalier noir lui répondit : Je ne vous le célerai point, on m'appelle Brudemort : ne craignez rien, car quand nous serons en bataille, jamais homme ne vous assaillira qu'alors je ne le mette à mort de mon épée. Quand il le vit ainsi armé, et qu'il était plus noir que de l'encre détrempée, il ne pensa jamais que ce fût celle qui avait été sa femme par l'espace de sept ans.

Le duc Richard lui donna tout son ost à conduire : il en prit la charge. Cependant arriva la bataille du roi d'Angleterre.

Ce chevalier noir, qui conduisait l'ost des Normands, fit sonner les trompettes; il entra en bataille parmi les Anglais, et les Normands le suivaient : à son arrivée, il en jeta plus de vingt morts par terre. Et Richard, qui était dans l'armée, rencontra le roi d'Angleterre : ils joûtèrent ensemble, et Richard, qui avait une forte lance, en donna un tel coup au roi, qu'il le navra au côté; d'autre part le chevalier noir fit tant, qu'il défit tous les Anglais, et les mit en fuite. Semblablement le roi s'enfuit quand il vit ses gens défaits. Et les Anglais disaient tous que le chevalier noir était vaillant, et qu'il était im-

possible à créature de faire ce qu'il faisait. Ce jour-là tous les Anglais s'enfuirent vers la mer, pour entrer en leurs navires.

Quand Brudemort les vit ainsi fuir, il s'écria tant qu'il put : S'il y en a aucun qui d'armes soit garni, et qu'il aime par amour, qu'il se retourne vers moi, me livre deux coups de lance, et combatte avec moi à l'épée. Mais pas un d'eux ne retourna ; et ainsi laissèrent toutes leurs tentes et pavillons dessus les champs, et s'en retournèrent tout confus en leur pays. Brudemort s'en vint chez le duc, et lui dit :

Sire, ai-je bien fait à votre gré ? ne me suis-je pas montré à votre guerre vrai guerrier ? Oui, dit-il, preux et hardi, et vous m'avez fait honneur, courtoisie et plaisir ; et s'il vous arrivait chose qu'on voulût armer contre vous, mandez-le-moi, et je me ferai toujours un plaisir de vous secourir et de combattre vos ennemis. Sire duc, dit Brudemort, je m'attends bien à vous.

Alors il s'en alla, et se prit à chevaucher tant qu'il put, et entra en la forêt ; et puis Richard, avec les ducs, comtes, barons et chevaliers normands, s'en retournèrent en leur ost, où chacun fut joyeux de ce que les Anglais avaient été défaits. Puis le duc Richard s'en alla à Rouen, et donna congé à ses gens. Il conta à sa femme la désolation des Anglais ; mais de ce que son père était blessé, elle en fut un peu affligée ; mais aussi elle fut fort joyeuse de ce qu'elle était demeurée avec son mari.

---

*Comme Richard-sans-Peur suivit Brudemort en une forêt.*

Alors Richard manda ses veneurs environ trois jours après la bataille, et dit qu'il voulait chasser ès forêt. A son commandement tous les veneurs vinrent et amenèrent leurs chiens, dont il y en avait beaucoup. Mais le duc, qui vit les chiens navrés, demanda aux veneurs qui avait ainsi meurtri les chiens; et les veneurs lui répondirent : Sire, ès bois de Riquebourg il y a un grand sanglier qui est aussi blanc qu'un cygne, et tous les lévriers qui vont contre lui et qu'il peut atteindre, il les met à mort.

Quand le duc entendit ces paroles, il en fut joyeux, et dit que s'il pouvait trouver quelqu'un qui enseignât le sanglier, qu'il le produirait. Mais c'est en vain qu'il se met en peine, parce qu'il faudra suivre le chevalier noir qui le viendra querir; et il ne devait pas le prendre, parce qu'il était fée. Clorimde et Esglantine furent des fées qui demeurèrent dans les forêts de la Normandie, en un beau manoir, où elles prenaient plaisir à nourrir un porc sanglier qui était aussi blanc qu'un lis, et elles l'aimaient parce qu'il était si blanc.

Il arriva que ce sanglier échappa de la demeure des fées, qui depuis ne le purent faire rentrer; et, par le courroux qu'elles avaient, elles décidèrent qu'il ne serait jamais pris d'homme vivant, s'il n'était duc de Normandie, et engendré d'un Sarrasin et d'une chrétienne, pensant que cela ne pouvait arriver; ce qui arriva néan-

moins ; car il prit sa grande épée et le tua. Il fut engendré de Haro, premier duc de Normandie, qui était issu de Danois, lequel était Sarrasin ; et l'engendra avec la fille du duc, qui était chrétienne ; et pour cette cause le duc Richard ne le devait pas prendre ; car il n'était pas engendré d'un Sarrasin et d'une femme chrétienne ; mais il était fils de Robert-le-Diable ; à cause du nom de Diable qu'il portait, les ennemis d'enfer en étaient courroucés, et ne désiraient autre chose qu'à décevoir son fils Richard, comme vous entendrez ci-après.

Vous saurez donc que la chasse que le duc avait entreprise du sanglier, fut mise en répit jusqu'au lendemain. Richard s'en alla coucher à l'abbaye de Fécamp, pour être prêt au jour. Et quand ce vint autour de minuit, qu'il était dans son lit, Brudemort, qui avait été sa femme, se vint présenter à lui en guise d'un chevalier armé de toutes pièces, et dit au duc Richard :

Sire, laissez le sommeil, il faut vous apprêter pour venir avec moi comme vous m'avez promis, si ne voulez être appelé lâche et menteur. Lâche, dit Richard, pourquoi le serais-je ? Pour quelque chose que je voie je n'aurai point peur, et ce me serait un grand reproche si je vous manquais au besoin, puisque vous m'avez si bien défendu contre les Anglais.

Pour lors il se leva, et s'arma de haubert, épaulières, jambes et bras de fer, mit son heaume sur sa tête, et dit qu'il ne craignait étourme ni bataille ; le chevalier noir lui répondit : Sire, avant qu'il soit jour, je vous menerai en un lieu

où vous aurez peur. Ami, dit le duc, ne dites point cela, car depuis que je suis né, jamais je n'ai eu peur. Par mon chef, dit l'ennemi, avant que le jour soit venu, vous aurez peur; faites votre devoir de venir avec moi. Oui, pour vrai, dit le duc, j'y veux aller, savoir si tu mentiras, ou si tu diras la vérité; car jamais homme, tant grand soit-il, ne me fera peur.

Lors Richard et Brudemort s'en allèrent ensemble, lesquels bientôt entrèrent en une forêt où ils trouvèrent douze chevaliers qui cheminaient pour commencer la guerre, et le duc dit au chevalier noir : Sire, dites-moi qui sont ces chevaliers qui sont près de nous dans cette forêt? Sire, dit Brudemort, je crois que devant qu'il soit jour, par eux vous aurez effroi et grande peur.

*Comme Richard-sans-Peur commença la bataille pour Brudemort contre Burgifer, qui lui détenait la sénéchaussée d'enfer.*

Ainsi, comme Richard et Brudemort s'en allaient devisant ensemble, virent un écuyer qui venait à eux dans la forêt, criant : Brudemort, où es-tu, que tu tardes si long-temps? Que n'amènes-tu au plutôt ce chevalier qui doit combattre pour toi? Burgifer est venu, qui est ton adversaire, auquel tu veux faire tort de ce qui lui appartient. S'il n'est bon champion et fort, sache qu'il lui fera souffrir maints coups de son glaive.

Et quand Brudemort ouït ainsi parler l'écuyer, incontinent il se présenta avec Richard devant le roi d'enfer. Sire, notre maître, je suis tout prêt

de montrer que Burgifer nous veut déshériter à tort de la sénéchaussée que vous nous avez donnée, par ce chevalier de la contrée de France, qui jamais n'eut peur d'aucune créature du monde; lequel j'ai trouvé, qui pour moi combattra en bataille ordonnée, contre Burgifer, jusqu'à outrance.

Le roi d'enfer était assis en une chaise toute noire, au pied d'un orme large et spacieux; il était vêtu de velours noir, et il avait la face horrible à regarder; il avait tout autour de lui un grand nombre d'esprits tout noirs, les uns étaient armés et les autres non. Et quand le roi d'enfer eut ouï parler Brudemort, il lui dit : Allez vous délivrer par la bataille.

Sire, dit Brudemort, ainsi que vous le commandez il sera fait. Alors le duc Richard fut prêt et garni de ses armes; il entra en bataille contre Burgifer : il regarda en haut et en bas parmi la forêt, où il vit grand nombre de démons, dont il ne s'effraya point; et nonobstant il ne pourra échapper de la place qu'il ne combatte le plus fort d'entr'eux.

Or Burgifer, qui était prêt à entrer au champ de bataille, prit sa lance, vint contre le duc, et le duc contre lui; et pour se joindre ils firent de si durs coups que le feu jaillissait de leurs écus, leurs lances furent rompues en pièces, et néanmoins ils ne se purent abattre.

Quand leurs lances furent rompues, ils prirent leurs épées, et s'en donnèrent de tels coups, qu'ils se lassèrent les bras l'un et l'autre.

Quand Burgifer sentit les coups du duc Ri-

chard, il dit : Sire, je suis tout étonné comme vous avez été si fou d'oser venir en cette place; jamais personne n'y est venue qu'elle n'ait perdu la vie; aussi je vous certifie que vous la perdrez. Ami, dit le duc, je ne te crains point en aucune manière, fais du pis que tu pourras, je ne te manquerai point, n'en doute pas. Sire, dit Burgifer, entendez-moi un peu, je vous prie : dites-moi qui est ce chevalier pour qui vous combattez? Je le connais bien, dit le duc, il est vaillant, puissant et fort hardi : il n'y a pas trois jours que je le vis faire de grandes prouesses, si bien que je crois que je serais mort, s'il ne m'eût aidé en bataille.

Burgifer répondit : Comment avez-vous cette folle pensée? Sachez que c'est un démon pour qui vous combattez, et ceux que vous voyez en cette vallée sont aussi tous des démons.

Des paroles que dit l'ennemi, Richard n'en mua point sa face; mais il lui répondit : Je crois bien que pour m'effrayer tu me dis ces paroles. Alors Burgifer dit : Il n'y a pas long-temps qu'il se vanta en enfer qu'il vous ferait sortir hors du sens, et pour la cause que vous êtes si renommé, que jamais vous n'avez eu aucune peur, il se vanta qu'il vous ferait avoir peur; ce qu'il a fait ainsi que je le vois. Tu as menti, dit le duc Richard, car jamais je n'ai eu peur d'aucune personne vivante.

Non, dit Burgifer, écoutez-moi un peu : ne vous souvient-il pas que quand vous chevauchiez parmi une forêt, une troupe de huards vint voler sur vous, et quand ils se prirent à huer, vous

huâtes avec eux ? c'étaient tous des diables que Brudemort avait amenés pour vous jeter hors du sens. Et quand il vous demanda qui était celui qui avait hué, vous fûtes si effrayé que vous ne répondîtes rien, de la grande peur que vous eûtes ; il vous fit aussi crier avec eux, et alors vous eûtes peur et crainte, vous ne le pouvez nier.

Semblablement je sais bien que vous eûtes peur quand vous entrâtes dans la chapelle, que vous trouvâtes un homme mort gisant en une bière, qui vous vint embrasser par-derrière. D'autre part, vous ne pouvez nier la peur que vous eûtes la nuit, quand vous allâtes veiller votre femme au bois de la Chapelle, laquelle vous envoya querir de l'eau à la fontaine, et quand vous revîntes, vous trouvâtes votre chevalier étranglé, et la femme que vous aviez épousée était une fée, pour laquelle vous combattez contre moi en bataille rangée.

Quand le duc l'eut entendu, il pensa en soi-même, et dit : Cet esprit-ci me dit la vérité ; il me sait bien faire ressouvenir de toutes les aventures et fortunes que j'ai eues ; puis il demanda à cet esprit : Comment pouvez-vous savoir tout ce qui se passe au monde ? en avez-vous la puissance ? Oui, dit Burgifer, par le congé de Dieu, nous savons tout ce que font ceux qui sont en péché, et aussitôt qu'ils sont confessés, incontinent nous avons tout oublié, et ne savons plus rien. Richard dit à Burgifer : Je te prie dis-moi si Brudemort, pour lequel je combats, est la fée que j'ai épousée en guise de femme, et avec qui j'ai été marié sept ans ? Oui, dit Burgifer, c'est

celui-là que vous donnâtes à nourrir sept ans dans la forêt.

Tu me contes ici une grande aventure, dit le duc, et me mets en grand étonnement; et néanmoins il vint d'une manière assez franche quand il me défendit alors, et pour la courtoisie qu'il me fit, je veux contre toi ma bataille achever; je sais un tel tour que je désire te montrer. En même temps le duc commença à frapper de toute sa force dessus l'ennemi, et se bataillèrent tant l'un contre l'autre, qu'ils furent tout étourdis.

*Comme Richard, duc de Normandie, conquit Burgifer, lequel lui cria merci.*

Alors les deux champions ci-dessus nommés, qui se combattaient, furent si âprement échauffés, que Richard, pour tous les coups qu'il put donner, ne pouvait endommager Burgifer; c'est pourquoi il lui dit : Tu es plus dur que le fer et l'acier, je pense que tu as fait forger tes armes en enfer, car pour puissance que j'aie je ne les puis entamer. Et alors Burgifer frappait de toute sa force dessus le duc; mais quoiqu'il reçût de durs coups, il ne put lui faire mal en son corps, car Dieu, par sa grâce, le guérissait; et jamais il n'eût conquis l'ennemi par force, s'il ne se fût servi du pommeau de son épée, dans lequel étaient enchâssées plusieurs dignes reliques. Alors il commença à frapper du pommeau de son épée sur le heaume rouge de Burgifer, et lui donna tant de coups du rondon, qu'il lui fit rompre et briser ses armes en pièces; et pour cette cause Burgifer fut vaincu et lui cria merci, disant :

Sire duc, je vous prie de ne me plus frapper, car des plaies que vous me faites, nul ne pourrait me guérir; très-volontiers à vous je me rends, car je suis vaincu.

Quand Richard l'entendit ainsi parler, il lui dit : Si tu veux que je te laisse la paix, rends à Brudemort la sénéchaussée d'enfer que tu lui as ravie par force.

Ils furent d'accord ensemble, puis le duc appela Brudemort, lequel s'inclina devant lui, et le remit en possession de la sénéchaussée que Burgifer lui voulait tollir par force, et lui dit : Il m'en faut retourner, puisque j'ai achevé la bataille, je ne veux plus demeurer ici; montrez-moi le chemin pour m'en retourner.

Sire, dit Brudemort, à votre commandement, car je suis plus tenu à vous que vous ne sauriez penser, parce que jadis vous me fîtes nourrir l'espace de sept ans, et que je suis votre femme épousée.

Hélas! je suis bien courroucé, dit Richard-sans-Peur, quand un démon m'a déçu et trahi. Or je te prie par amour que tu ne me tentes plus, ni ne me fasses nulle peine, et t'en retournes d'où tu es venu, car tu m'a chagriné. Alors ils prirent congé l'un de l'autre; Brudemort s'en retourna en la forêt, et le duc en la ville de Rouen, où, étant de retour, il conta à sa femme toutes les aventures qui lui étaient arrivées pendant son voyage.

---

*Comme le roi Charlemagne manda tous ses barons et chevaliers pour aller secourir la Terre-Sainte, et comme le duc Richard s'y trouva en habit inconnu, et abattit tous les barons et chevaliers de sa cour à la joute.*

Pendant que le duc était à Rouen, il y eut des nouvelles que le patriarche de Jérusalem avait mandé à Charlemagne, roi de France, et pilier de la religion catholique, que les Sarrasins avaient pris la cité de Jérusalem et occupaient la Terre-Sainte; et, à son mandement, il envoya des messagers par toutes ses provinces pour faire savoir aux princes les nouvelles, et qu'ils se rendissent à Paris promptement, avec autant de soldats qu'ils pourraient.

Entre les autres princes vers qui les messagers arrivèrent, le duc Richard de Normandie en fut un, et quand il le sut, il répondit au messager qu'il se trouverait bientôt auprès du roi.

Aussitôt il manda tous ses chevaliers, comme les comtes d'Alençon, de Mortagne, de Caen et autres principaux, avec lesquels il envoya deux chevaliers devers Charlemagne, et lui manda qu'il se trouverait bientôt devers lui; après qu'ils furent partis, le duc Richard s'arma d'une riche armure et d'un écu doré, sans avoir aucune reconnaissance, puis il monta à cheval, prit un écuyer avec lui pour porter son écu et son heaume, s'en alla vers la ville de Paris, et fit tant qu'en un soir il arriva dans la forêt royale qui est appelée le bois de Vincennes, et y alla loger en un ermitage. Il envoya son écuyer vers le roi Charlemagne, à qui

il dit : Sire, je suis envoyé à vous de la part d'un chevalier qui est armé d'une armure dorée, et se tient dans la forêt royale : je vous annonce que, pour la renommée des chevaliers de votre cour, il est venu en ce pays, et désire joûter avec eux d'une lance, pour essayer s'ils sont d'une telle valeur qu'on le dit. Pour lors le roi fut fort joyeux d'entendre ces nouvelles-là; et alors Olivier, comte de Vienne, qui entendit ces paroles de l'écuyer, dit : Mon ami, allez dire à votre maître, puisqu'il a si grande envie de joûter, qu'il vienne tout présentement, et qu'il trouvera un chevalier en la forêt royale, auquel il s'éprouvera, et qu'il se tienne assuré de la joûte.

L'écuyer s'en retourna devers le chevalier doré, et lui dit qu'Olivier devait venir joûter contre lui, dont il fut fort joyeux.

Incontinent après, Olivier s'en alla, armé de toutes pièces et d'une lance; puis il prit congé du roi, amena avec lui un écuyer, et s'en alla en la forêt royale, où il n'y a qu'une petite lieue de Paris. Et quand il fut en la forêt, il trouva Richard tout prêt à combattre : aussitôt qu'ils se virent l'un et l'autre, ils laissèrent courir leurs chevaux comme la foudre, et leurs lances baissées. Olivier asséna Richard au côté, et rompit sa lance : Richard fut fort ébranlé du coup, et frappa Olivier si rudement, qu'il le fit tomber les jambes en haut; et après qu'il eut fait ce coup, il se mit au plus épais de la forêt. Olivier, qui était tout étourdi (car il était armé de toutes pièces), se releva, pensant trouver le chevalier qui l'avait abattu, pour se venger; mais comme il ne

le vit plus, il s'en retourna devers le roi, et lui conta toute son aventure.

Et quand Oger sut qu'Olivier avait été abattu, il dit qu'il essaierait la prouesse du chevalier étranger. Lors il s'arma tout prêt à combattre, et entra en la forêt royale, en laquelle il trouva Richard tout prêt comme devant; ils allèrent courir l'un contre l'autre, et Oger le frappa si rudement, que son cheval tomba des jambes de derrière; mais il se releva incontinent, et Richard frappa Oger sur son écu et glissa sa lance sur lui tant que le glaive baissa; Oger ne se put tenir sur son cheval, et ainsi tomba à terre tout étourdi. Et quand Richard eut vu tomber Oger, incontinent il se mit au profond de la forêt, et plus ne fut vu; et Oger, après qu'il fut relevé, s'en retourna à la cour.

Olivier, qui le vit tout pensif, lui demanda comment il avait fait avec le chevalier. Oger lui dit: Mon cousin, ne nous moquons point l'un de l'autre, car j'ai été abattu aussi bien que vous l'avez été.

Roland arriva ensuite à la cour, et demanda ce que c'était; on lui conta l'aventure du chevalier doré.

Lors Roland dit qu'il irait essayer s'il était fort comme on le disait. Il se fit armer, prit une lance, monta à cheval, et s'en retourna pour trouver le duc Richard au milieu de la forêt royale, lequel s'était muni d'une forte lance: ils laissèrent courir leurs chevaux l'un contre l'autre, et Richard lui ayant donné un coup qui le renversa par terre, il s'en retourna à Paris fort dolent.

Quand le roi sut que son neveu avait été abattu, il fut émerveillé qu'il menait ainsi les barons.

Après y alla Salomon de Bretagne, bien armé, et qui, comme les autres, fut abattu par terre par le chevalier, et ne pouvait se relever, car il s'était dénoué la cuisse, et fut emporté par ses écuyers ainsi navré.

Guy, duc de Bourgogne, s'arma après les autres, et alla joûter contre lui, qui fut abattu par terre comme les autres. Thierry d'Ardennes voulut aussi monter à cheval, et s'en alla trouver ledit Guy, qui retournait avec sa courte honte. Cependant il alla joûter contre le duc, lequel lui fit plaie au bras, et néanmoins ne fut pas abattu comme les autres : ils étaient tous bien étonnés qui pouvait être ce chevalier. Ensuite Regnault de Montauban alla joûter contre Richard, et fut battu comme les autres par ce vaillant chevalier.

Semblablement se présentèrent Guérin, duc de Lorraine, Geoffroy, seigneur des Bordelais, Hugues, comte des Nantais, et Lambert, prince de Bruxelles; Bazin de Bauvais, Geoffroy de Frise, Samson de Picardie, l'Amoureux de Galles, qui tenait lieu d'Astropol, roi d'Angleterre, Riol du Mans, et Naismes, duc de Bavière, qui tous les uns après les autres allèrent joûter contre le duc de Normandie, qui les abattit tous à coups de lance.

Quand tous les barons eurent été abattus, ils s'en retournèrent à Charlemagne, qui fut bien émerveillé, et délibéra d'aller joûter contre le chevalier. Charlemagne fut donc en la forêt pour joûter; le duc Richard, qui sut par espion que le roi venait joûter contre lui, en fut joyeux.

Le roi et le duc furent l'un devant l'autre, et piquèrent leurs chevaux; et quand ce vint à joindre, le roi rompit sa lance sur Richard, et le vaillant chevalier rompit sa lance à terre, ne voulant point frapper, puis après se fit connaître au roi, en disant qu'il ne lui déplût de ce qu'il avait abattu ses chevaliers.

Le roi fut bien surpris quand il vit que c'était Richard, duc de Normandie, il lui dit qu'il était le plus vaillant chevalier qui fût au monde.

Le roi et le duc s'en allèrent à Paris, et furent reçus avec grande joie de tous les princes, lesquels sachant que c'était le duc Richard avec qui ils avaient joûté, le tinrent en grande merveille de ce qu'il s'était ainsi célé, et l'en remercièrent.

Huit jours après que tous les gendarmes furent assemblés à Paris, et que tous les princes furent venus, ils se trouvèrent environ cent mille hommes.

Le roi Charlemagne prit son chemin pour aller vers Jérusalem sur les Turcs, et le duc Richard-sans-Peur était toujours en sa compagnie, lequel y fit belles conquêtes et prouesses, comme il est marqué en l'histoire de Fierrabras bien amplement.

Le roi prit Jérusalem sur les Turcs par le moyen du duc Richard, ainsi qu'on voit ès anciennes histoires.

*Comme Richard-sans-Peur fut en danger d'être noyé par un esprit malin.*

Après le retour de Richard-sans-Peur d'avec le roi Charlemagne en son pays, il reçut les nou-

velles que le roi d'Angleterre, père de sa femme, était mort.

Pour lors il eut la volonté de se faire couronner roi d'Angleterre, et de passer la mer à pleines voiles, avec grande seigneurie et baronnie, et fit apprêter douze navires de toutes choses nécessaires, pour le premier jour de mai.

Quand tout son équipage fut prêt, ils montèrent aux navires, c'est à savoir : Richard et aucuns de ses principaux dans un navire, le comte d'Alençon en un autre, avec cent chevaliers, le comte de Caen en un autre, et ès neuf autres plusieurs autres seigneurs, chevaliers de Flandre, Picardie, Normandie, et beaucoup d'Angleterre, qui étaient venus querir leur seigneur Richard.

Quand ils furent hors de la terre sur la mer, le navire de Richard allait devant, passant et traversant les ondes. Au bout de deux jours, l'air se troubla, la mer s'enfla et les tempêtes s'élevèrent, qui éloignèrent les navires les uns des autres.

Le navire du duc voguait par mer entre les tempêtes, par lesquelles il aperçut un petit navire, presque tout brisé de la tourmente, qui venait flottant vers lui, dessus lequel navire était une riche dame, accoutrée à la mode royale, qui était toute déconfortée, et en disant lamentablement : Hélas! malheureuse et dolente que je suis d'avoir ainsi perdu mes amis, que j'ai vus noyer devant moi, et même mon frère charnel. Hélas! que dira le roi mon père, quand on lui portera la nouvelle de la mort de son enfant, et mon exil, moi qui suis sa fille unique?

A ces mots, le navire de cette dame approcha celui de Richard, qui avait bien entendu les paroles qu'elle avait dites. Et quand il la vit parfaite en beauté, il en eut pitié, et lui demanda qui elle était. Hélas! sire, dit-elle, secourez-moi, je vous prie, mettez-moi en votre navire, et ayez pitié de moi. Je suis fille du roi d'Espagne, qui nous envoya, mon frère et moi, vers le roi d'Ecosse, qui me devait prendre en mariage; mais par la tourmente notre navire a été rompu; je vous prie d'avoir pitié de moi et me sauver la vie.

Richard-sans-Peur incontinent s'approcha d'elle, la fit mettre dans son navire, et la consola du mieux qu'il put, et à la fin le navire où était Richard et la dame, par les tempêtes arriva en Italie, auprès de la ville de Gênes.

Et à cette heure-là Richard s'endormit dans son navire à cause des fatigues et des tourmentes qu'il avait souffertes. Etant à une lieue de Gênes, la grêle et la tempête tombèrent sur le navire, qui enfonça, et tous les chevaliers qui étaient dedans périrent, excepté Richard, qui, par la volonté de Dieu, fut sauvé. C'était Burgifer et un malin esprit contre qui le duc Richard avait combattu, qui tâchaient de le tromper et de lui faire peur. Le duc Richard arriva en une île, où il fut en grande peine.

### *Comme le duc Richard fut porté par les mauvais esprits sur une haute montagne.*

Et quand le duc Richard fut arrivé en cette île, il fut étonné, non qu'il eût peur ni crainte. La nuit approchant, il s'endormit dans cette île,

à cause du grand travail qu'il avait fait. Et comme il dormait, Burgifer, qui était son ennemi juré, et qui était bien courroucé de ce que Richard-sans-Peur lui était échappé, vint au lieu où il dormait, et amena avec lui plusieurs esprits, hurlant comme des taureaux et autres bêtes étranges. Ces esprits trouvèrent Richard endormi, le prirent et l'enlevèrent bien haut en l'air; mais il dormait si fort qu'il ne se sentit point transporter.

Ils l'emportèrent sur une montagne fort haute, et quand ils l'eurent porté en ce lieu, ils le laissèrent et s'enfuirent. La cause pourquoi ils le laissèrent là, fut qu'il devait venir en ce lieu un chevalier de France, qui était destiné pour aller combattre un géant qui gardait un port de mer, et qui mettait à mort tous les chrétiens qui allaient à Jérusalem; ledit esprit pensait que ce fût Richard, et qu'il serait mis à mort par le géant; mais tout au contraire il est arrivé, comme vous l'entendrez.

### *Comme Richard-sans-Peur tua le géant qui gardait le port de mer contre les chrétiens.*

Quand les esprits eurent apporté le duc Richard, ils le laissèrent tomber sur le pavé à la renverse; pour lors il s'éveilla tout surpris, parce qu'il ne voyait pas clair.

Après avoir regardé en haut et en bas, il se leva et aperçut une lampe allumée devant l'image de sainte Catherine : il fut bien étonné de cette aventure; il alla plus avant, et vit qu'il était devant une église. Pour lors il se mit à genoux, et fit son oraison à notre Seigneur, en le priant qu'il

le gardât; et alors il entendit une voix qui lui dit : Richard, il t'est commandé, de la part de Dieu, que tu ailles mettre à mort le géant qui se tient au port de Jaffa, où les pélerins chrétiens abordent quand ils vont à Jérusalem : prends l'épée enferrée de chaines de fer qui est contre le grand autel de sainte Catherine, elle t'est destinée, car avec elle tu le tueras.

Sitôt que Richard eut entendu ces paroles et que le jour fut venu, il fut trouver les religieux, et leur dit ce qui lui était arrivé : il prit bien aisément l'épée enferrée, ce qui donna lieu aux religieux de croire que ce qu'il leur avait dit était vrai, parce que plusieurs chevaliers avaient essayé de déchaîner l'épée, mais ils ne l'avaient pu avoir : Richard la tira du fourreau fort claire et sans aucune tache.

Alors il prit congé des religieux, et se mit en chemin pour aller au port de Jaffa; incontinent il prit ses armes, qu'un écuyer portait après lui, et s'arma de toutes pièces; alors il aperçut un logis duquel il vit sortir le géant, qui avait seize pieds de hauteur, qui alla prendre une grande et grosse massue, et la mit sur son cou; et en allant sur le port, Richard lui dit :

Payen, tourne-toi vers moi et te défends, sinon de cette épée que je tiens, je te mettrai à mort; combats contre moi, ou bien laisse le port libre, sans plus persécuter les chrétiens, et te fais baptiser! Va, va, dit le géant, je te ferai finir ta vie avec cette massue!

A ces paroles ils vinrent rudement l'un contre l'autre, et le géant déchargea un coup de sa

massue si pesante dessus Richard, qui lui emporta une partie de son écu, et tomba par terre; de la force du coup la massue entra bien avant dans la terre, et tandis que le géant retirait sa massue, Richard jeta son écu derrière lui, et frappa le géant avec son épée de telle manière, qu'il lui abattit le bras dont il tenait sa massue. Et quand le géant se vit ainsi atourné, il fit un grand cri, et vint à Richard pour l'embrasser, afin de l'emporter devers la mer; mais le duc, qui l'aperçut, se recula de lui d'environ deux pieds, et en se reculant, lui donna un si grand coup d'épée sur la tête, qu'il la lui fendit jusqu'au menton, et tomba raide mort sur la place. Alors le duc se reposa, parce que la nuit approchait.

*Comme Richard, duc de Normandie, se fit porter en Angleterre par Burgifer.*

Après que la nuit fut passée et que le point du jour parut, Burgifer, qui n'était point las de tourmenter Richard, s'apparut à lui quand il fut éveillé : le démon s'était déguisé en un jeune écuyer, et dit à Richard : Tu as bien de l'ennui et beaucoup de tourmens que les démons t'ont faits; mais conforte-toi, et, s'il te plaît, je te servirai d'écuyer, et t'aiderai en toutes tes affaires. Mais le duc, qui le connaissait bien, lui répondit : Ne me tourmentes plus, mais rends-moi un service. Quel est-il? lui dit-il. Le duc lui dit : Je te prie que, sans me faire aucun mal, tu me portes en Angleterre. Vraiment, dit Burgifer, pour les grandes vaillances que je t'ai vu faire, je le ferai bien, je te promets ainsi. Et alors Bur-

gifer chargea le duc sur son cou, et comme un foudre et une tempête, il se prit à courir, et tant exploita et vogua sur mer, qu'à une heure après midi il arriva, avec le duc Richard, sur un port de mer, auprès et à peu de distance de la ville de Londres en Angleterre; puis prit congé de lui, le duc le remercia et s'en alla.

*Comme Richard, duc de Normandie, fut couronné roi d'Angleterre.*

Richard-sans-Peur ne fut pas beaucoup sur le port de Jaffa sans être transporté en Angleterre, auprès de la ville de Londres, où il fit son entrée en grande joie et magnificence; il y fut couronné roi d'Angleterre, et sa femme fut aussi couronnée reine.

La fête fut grande, les joûtes et tournois furent fort triomphans, desquelles joûtes gagna le prix de dedans le comte de Caen, et pour ceux de dehors l'Amoureux de Galles; puis le duc Richard alla par tout son royaume, où on lui fit une très-humble obéissance.

*Des bonnes œuvres que fit le duc Richard.*

Depuis que le duc Richard fut revenu, il commença à mener une vie très-sainte, et gouverna les pauvres de son royaume si honnêtement, que par leurs prières les ennemis d'enfer ne lui purent aucunement faire de mal, car ils lui firent plusieurs tentations par diverses fois, mais il s'est toujours échappé d'eux; notre Seigneur Jésus-Christ l'a toujours gardé de toutes tristesses. Il a toujours été vaillant guerrier, et si hardi qu'au-

cun ennemi ne lui a jamais pu faire peur ni lui donner la moindre atteinte.

Le bon seigneur Richard, duc de Normandie et roi d'Angleterre, fonda l'abbaye de Fécamp et celle de sainte Vandrille en Normandie; il était fort pieux, et servait Dieu dévotement.

Il fit fonder un grand nombre de monastères et d'abbayes; souvent il revêtait les pauvres, et leur donnait à boire et à manger; et tant qu'il a vécu en ce monde, il a toujours été plein de fort bonnes mœurs.

Il trépassa de ce monde en l'autre, et est en la gloire du paradis, comme nous devons croire, et à laquelle nous veuille conduire le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Ainsi soit-il.

FIN.

eus ennemi, ne lui a jamais pu faire peur ni lui donner la moindre atteinte.

Le bon seigneur Richard, duc de Normandie et roi d'Angleterre, fonda l'abbaye de Fécamp et celle de sainte Vandrille [illegible] Normandie : il était fort pieux, et servait D[illegible] [illegible]votement.

Il fit fonder un grand [illegible] de monastères et d'abbayes, soutenait [illegible] les pauvres, et leur donnait à boire et [illegible] tant qu'il a vécu en ce monde, il a [illegible] plein de fort bonnes mœurs.

Il trépassa [illegible] l'abbaye, et est en la gloire de paradis [illegible] et à laquelle nous veuille conduire [illegible] le Fils et le Saint-Esprit.

Ainsi soit-il.

FIN.

